

Cahiers du
MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe

Russie - Empire russe - Union soviétique et États
indépendants

52/4 | 2011
Varia

Anne E. Gorsuch, All this is your world

Andreï Kozovoï



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/7508>

DOI : 10.4000/monderusse.7508

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 20 décembre 2011

Pagination : 798-801

ISBN : 978-2-7132-2353-2

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Andreï Kozovoï, « Anne E. Gorsuch, All this is your world », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 52/4 | 2011, mis en ligne le 03 décembre 2012, Consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/7508> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.7508>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Anne E. Gorsuch, All this is your world

Andreï Kozovoï

RÉFÉRENCE

Anne E. GORSUCH, **All this is your world : Soviet tourism at home and abroad after Stalin**. New York : Oxford University Press, 2011, 222 p.

- 1 Empruntant à Vasilij Aksenov une réplique de son roman *Billet pour les étoiles* (*Zvezdnyj bilet*, 1961), « tout ceci est votre monde », Anne Gorsuch, *associate professor* à l'université de Vancouver (Canada), nous entraîne dans l'étude du tourisme soviétique pendant les années d'après-guerre, notamment les voyages de la période khrouchtchévienne. « Explorer le sens et l'expérience du voyage », « étudier l'intégration soviétique dans la circulation des personnes » et, surtout, « se poser la question de l'identité soviétique après la mort de Stalin », telles sont les questions qui guident sa route, dans un contexte d'ouverture qui caractérise les relations soviétiques avec l'Occident après 1953. L'étude du tourisme comme prisme de cette « révolution khrouchtchévienne » l'inscrit dans un questionnement « transnational », qui éclaire d'un jour original les relations de l'URSS avec l'Europe des deux bords du rideau de fer, et « transdisciplinaire », à cheval sur l'histoire culturelle de la guerre froide, l'histoire sociale de l'URSS et l'histoire du tourisme, un domaine en pleine expansion.
- 2 Anne Gorsuch nous présente le fruit de plusieurs années de travail dans les archives russes, mais également estoniennes, hongroises, britanniques et américaines¹. À près de 84 euros, ce livre, imprimé en caractères minuscules, n'est pas bon marché. C'est regrettable, car Anne Gorsuch réussit le pari de présenter un ouvrage d'une grande densité, nourri, outre les documents d'archives, de longs métrages, de récits de voyages et d'entretiens, sans oublier bien sûr de nombreux ouvrages théoriques qui donnent au récit toute l'épaisseur nécessaire.

- 3 Pour ce qui est de la définition proprement « soviétique » du tourisme, Anne Gorsuch souligne avec justesse le sens plus « physique » du mot *turizm*, comparé à l'usage occidental, en cela bien opposé à *otdyh*, repos ou villégiature. Le tourisme soviétique, bien plus qu'avant la guerre, devient un outil au service du politique – un instrument de la guerre froide –, en même temps qu'il marque le tournant vers l'ère de la consommation, un phénomène mondial auquel l'URSS participe du mieux de ses moyens.
- 4 La « révolution khrouchtchévienne » est particulièrement visible sur fond de l'héritage des années du « vieux » Stalin. Dans les années d'après-guerre, le « bon » voyage est celui que l'on fait à l'intérieur du pays, et surtout à Moscou, « itinéraire numéro un ». Le tourisme est une forme de migration parmi d'autres et doit être régulé : qu'on songe à ces soldats soviétiques, touristes malgré eux, revenus d'Europe occidentale des images plein la tête, auquel le pouvoir a réservé un accueil glacial. L'identité soviétique, nous apprend Anne Gorsuch, est alors « fermée », placée sous le signe de l'autarcie et du mensonge. Le tourisme doit alors tromper les peurs d'une population souffrant des affres de la reconstruction et joue le rôle d'un « rituel de réconfort » (p. 48). L'exemple de la revue *Vokrug sveta*, qui présente des paysages paradisiaques alors que la réalité quotidienne est tout autre, est à cet égard parlant.
- 5 Après la mort de Stalin, les restrictions aux déplacements, en particulier touristiques, sont progressivement assouplies. Plus que les autres républiques soviétiques, les Pays baltes attirent les touristes soviétiques en raison de leur héritage culturel (notamment architectural – gothique ; mais aussi en matière de politesse des serveurs de cafés ou d'une apparence d'opulence en contexte de pénurie) et de leur laxisme apparent dès lors qu'il s'agit de goûter aux « fruits défendus » que sont la musique occidentale, le jazz ou le rock, sans parler de la proximité avec la Finlande, qui fascine. Par opposition au Caucase, qui souffre d'une image négative de violence, les Pays baltes représentent « l'avenir » de l'URSS en même temps qu'un dépaysement nécessaire dans le contexte de soviétisation, et donc d'homogénéisation, des paysages. Outre ses objectifs officiels d'« affermir le corps » et « développer l'esprit », le tourisme dans les Pays baltes participe à une politique d'intégration des périphéries au sein d'un empire multi-ethnique, en même temps qu'une tentative de réconciliation avec un espace meurtri par les déportations staliniennes. Tallinn joue de plus le rôle d'un véritable succédané d'Occident. Anne Gorsuch rappelle utilement que Solženitcyn y rédigea *L'Archipel du Goulag*, confessant se sentir « en sécurité » à Tallinn, comme s'il avait quitté l'URSS (p. 78).
- 6 De la même manière, le tourisme en Europe communiste favorise l'appropriation de l'empire soviétique, à la lisière du rideau de fer. Tourisme plus élitiste sans aucun doute : en 1959, une excursion (de combien de jours?) en Roumanie coûte 1 122 roubles (1/6^e du salaire moyen annuel), contre 560 pour un séjour de vingt jours à Sotchi, sur la mer Noire. Mais la démocratisation est en marche et des organisations comme *Sputnik*, dépendant du Komsomol, qui fonctionne sur la base de la réciprocité des échanges Est-Ouest, jouent en ce sens. L'élitisme est ailleurs – dans la sélection des touristes, une procédure qui peut prendre jusqu'à deux mois, et où la fameuse *harakteristika* joue un grand rôle. Mais une fois sur place, la meilleure des machines de sélection s'enraye – en lieu et place de sites « socialistes », célébrant la grande famille des pays communistes, les guides locaux insèrent des parcours alternatifs, qui induisent une autre image du patrimoine culturel du pays. Les « indigènes » ne sont pas toujours accueillants,

notamment dans la Hongrie d'après 1956 : les insultes à l'encontre des touristes peuvent fuser et le plus important est alors de rester groupés... Un regret et deux désaccords au passage. Pour le premier, l'absence de typologie, de différenciation entre les destinations communistes – quoi de commun, par exemple, entre les « bons » et les « mauvais » élèves du bloc communiste, entre une Bulgarie et une RDA? Pour le second, le fait de donner aux touristes des devises pour leurs besoins de consommation personnelle n'est en rien contradictoire avec le fait d'envoyer des touristes à l'étranger « pour renforcer la cause du socialisme » (p. 97) : c'est d'abord une forme de salaire, une carotte en quelque sorte, versée à un touriste censé *jouer un rôle*, ce qu'Anne Gorsuch décrit par ailleurs très bien. Autre point de désaccord, les guides « de bonne conduite » distribués aux touristes avant le départ ne sont pas le privilège des touristes dans les pays socialistes (p. 103), qui sont souvent sélectionnés par la suite pour un voyage « plus risqué », dans les pays « capitalistes »².

- 7 Le tourisme vers l'Europe occidentale correspond de fait le plus à la fonction théâtrale, performative, du tourisme de guerre froide. Politiquement motivé, on y retrouve tous les aspects discutés précédemment : la sélection draconienne en amont, la surveillance permanente pendant le séjour, l'obligatoire rapport du guide en aval avec sa liste d'incidents. Le voyage dans les pays capitalistes participe d'un rituel de propagande nécessaire en ces temps de guerre froide culturelle, où le touriste se doit d'être le reflet parfait des accomplissements du régime ; il est aussi une réponse obligée aux visites, bien plus nombreuses, des touristes occidentaux en URSS ; visites de courtoisie, censées resserrer les liens entre les Européens des deux camps, et Anne Gorsuch mentionne l'exemple, révélateur, du projet de création d'un fonds spécial de cadeaux (matriochkas...) aux Occidentaux, à distribuer aux touristes avant le départ. Plus qu'en Europe communiste, les touristes soviétiques sont soumis à une considérable pression, les questions gênantes sont nombreuses, et les réponses inappropriées, comme ce Soviétique qui admet, en Allemagne, l'existence d'une « race supérieure », les Russes (p. 121). Chaque pays, chaque région, chaque territoire visité deviennent autant d'arènes de cette guerre froide culturelle, où les stéréotypes (et les fantasmes, y compris sexuels) s'affrontent, mais où se tissent aussi les rencontres, et où les visites, aussi programmées soient-elles, réservent parfois leur lot de surprises et d'imprévu. Quant à l'épineuse question de l'impact sur les Soviétiques de ces voyages, Anne Gorsuch préfère éviter d'y répondre, citant Archie Brown parlant de deux touristes célèbres : Mihail Gorbačev et Boris El'tsin. Le premier, « un homme de principes » resté fidèle à Lenin après avoir vu l'Occident ; le second, « une girouette », reniant son communisme après une visite dans un supermarché (p. 166). Vision simplificatrice (en cause, la fameuse « gorbymania » de Brown, autant que les mémoires de El'tsin), qui oublie en particulier que le premier président de la Fédération de Russie s'était rendu en France en 1966, bien avant son voyage aux États-Unis et avant que Gorbačev lui-même ne se rende à l'étranger !
- 8 L'un des points forts de l'ouvrage d'Anne Gorsuch est de proposer un chapitre entièrement dédié aux films qui ont nourri l'imaginaire du touriste – un fait encore trop rare dans les ouvrages traitant d'histoire culturelle. Adoptant une approche « moins triomphaliste » que celle de certains auteurs américains, pour qui les films étrangers importés en URSS ont joué le rôle de chevaux de Troie, elle insiste sur les différentes appropriations de ces films par l'imaginaire soviétique, sur l'illusion d'authenticité procurée par les films. Sur les dix-sept longs métrages mentionnés dans le livre, l'auteur en analyse cinq, dont *Romance à Moscou* (Georgij Danelija, 1963) pour le

tourisme en Russie, *Mon jeune frère* (Aleksandr Zarhi, 1962) pour le voyage en Estonie, et *Je suis Cuba* (Mihail Kalatozov, 1964), pour le voyage « vers le monde capitaliste » (le film contient des scènes se déroulant sous la dictature de Batista).

- 9 La notion de « tourisme induit par le cinéma » (*film-induced tourism*)³ permettrait de nuancer l'idée de l'auteur selon laquelle les films « de voyage » n'étaient destinés qu'à des personnes incapables de partir ; mais qu'ils constituaient un important réservoir de stéréotypes, servant de références pendant les voyages. Surtout, on ne peut se contenter des films en eux-mêmes, il faut *aller à l'archive* pour étudier leur réception par les censeurs : le film *L'étrangère* (*Inostranka*, 1965) mentionné par Anne Gorsuch a, en réalité, été très peu diffusé, ce qui en limite d'autant la portée. En revanche des films comme le méconnu *La route* (Aleksandr Stolper, 1955), où le touriste étranger en URSS se révèle un espion (preuve que le stéréotype stalinien a la vie dure), ou le célèbre *Starik Hottabyč* (Genadij Kazanskij, 1956), qui représente, sous une forme fantastique, le voyage touristique à l'étranger (notamment en Inde), sont autant de sources précieuses, et auraient pu donner plus d'ampleur à un corpus, limité par Anne Gorsuch aux années soixante. Une étude plus approfondie du cinéma brejnévien permettrait d'éviter des généralisations surannées, comme celle consistant à parler d'un « optimisme » propre aux représentations touristiques du cinéma khrouchtchévien, par opposition au « pessimisme » de l'ère Brežnev (p. 185) – les deux périodes ayant été marquées par des phases très contrastées, que ce soit sur le plan économique (en 1963, « l'optimisme » de 1961 s'est bel et bien évaporé), ou culturel. Le « pessimisme » ne correspond pas plus aux années Brežnev que l'image de « stagnation », répandue par Gorbačev à des fins de propagande.
- 10 Ces remarques n'enlèvent rien à la richesse et à l'apport tout à fait essentiel de l'ouvrage d'Anne Gorsuch à la « nouvelle histoire de la guerre froide », un domaine en pleine expansion.

NOTES

1. L'ouvrage a été précédé, il y a six ans, d'une publication collective : Anne E. Gorsuch, Diane P. Koenker, édts., *Turizm : The Russian and East European Tourist under Capitalism and Socialism*, Cornell University Press, 2006.
2. Andreï Kozovoï, « Eye to eye with the 'Main Enemy': Soviet youth travel to the United States », *Ab Imperio*, 2, 2011, p. 221-237.
3. Voir en particulier : Sue Beeton, *Film-induced tourism*, Channel View publications, 2005.